

Lurelu



Les pouvoirs de la littérature de jeunesse

Sophie Michaud

Volume 43, Number 2, Fall 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93965ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

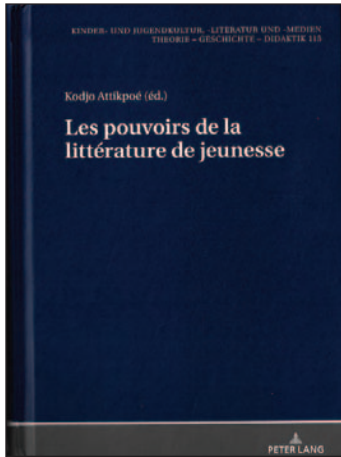
0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Michaud, S. (2020). Les pouvoirs de la littérature de jeunesse. *Lurelu*, 43(2), 71–72.



Les pouvoirs de la littérature de jeunesse

Sophie Michaud

71

Kodjo Attikpoé est professeur au Département de langues, littératures et cultures modernes de la Memorial University of Newfoundland. Auteur de nombreuses publications sur la littérature destinée aux jeunes, il réunit, en 2018, sous le titre *Les pouvoirs de la littérature de jeunesse*, les articles de quatorze chercheurs universitaires qui ont participé à l'atelier «Les pouvoirs de la littérature de jeunesse», qui s'est tenu en juin 2015 à l'Université d'Ottawa, dans le cadre du colloque de l'Association des Professeurs de français des universités et collègues canadiens (APFUCC) lors du Congrès de la Fédération canadienne des sciences humaines. Tous contribuent, chacun à leur manière, à montrer que la fonction instructive de l'œuvre se manifeste sous des formes variées et complexes.

D'abord, pourquoi publier un livre sur les pouvoirs de cette littérature? Attikpoé répond à cette question dans son introduction en identifiant les principales fonctions de la littérature de jeunesse, soit plaire, instruire, contester la soumission au pouvoir et transmettre des valeurs. Il souligne qu'«au-delà de la recherche de la beauté artistique, la production littéraire pour la jeunesse [...] demeure un document d'époque, et participe, depuis longtemps, à l'histoire des mentalités et à l'évolution des idées» (p. 10).

Je résumerai les grandes lignes des textes en m'attardant sur ceux qui se penchent sur les œuvres québécoises.

La première partie du livre paru aux Éditions Peter Lang regroupe cinq textes abordant les méandres du social. Monique Noël-Gaudreault (UdM) traite de la fonction socioréaliste de la littérature jeunesse dont les thèmes, ciblés en fonction des lecteurs, explorent les problèmes sociaux adolescents. Pour elle, ces œuvres sont des miroirs de la réalité qui grossissent les traits, les simplifient, ce qui permet l'activation des émotions et l'identification du lecteur. En plus de faire appel à l'imaginaire de ce dernier, cette littérature éduque aux valeurs et à la critique sociales par sa fonction

pédagogique. Les œuvres socioréalistes assurent donc une mission de dessillement et de distanciation critique, deviennent une arme au service de la vérité afin d'éveiller les consciences et d'apporter des éléments de réflexion aux lecteurs. Monique Noël-Gaudreault affirme aussi, à propos des limites de ces pouvoirs, que l'engagement du lecteur, les préjugés acquis dans son milieu familial et social, les amalgames ou les généralisations abusives, sa capacité à interpréter et sa maturité psychologique et cognitive sont les obstacles à une réception optimale de l'œuvre. Elle avance que l'accompagnement d'un adulte pourrait aider les jeunes, mais encore faut-il qu'il soit lui-même prêt à entendre ces vérités plus ou moins dérangeantes. Enfin, Noël-Gaudreault conclut que les échanges autour de ses lectures en classe pourraient opérer des changements chez les adolescents : le débat interprétatif, le journal dialogué, le cercle de lecture et l'écriture d'un commentaire critique pourraient engendrer une transformation personnelle et sociale. Pour appuyer ses propos, elle utilise la trilogie *Journal d'un bon à rien*, *Le cœur sur la brasse* et *Hiver indien* de Michel Noël. Il est à noter que Monique Noël-Gaudreault utilise les termes «roman socioréaliste» et «roman miroir» comme des synonymes, alors qu'ils sont distincts : le roman miroir aborde des problématiques individuelles plutôt que sociales¹.

Deux chercheuses étudient ensuite des thèmes d'actualité au sein de la littérature jeunesse. D'un côté, Laurianne Perzo (Université d'Artois) s'intéresse à la migration dans les œuvres théâtrales françaises pour la jeunesse parues dans les années 2000, dans lesquelles il est question de frontières, de murs, de guerres et d'exil. Elle explique comment on éveille le lecteur à différentes situations conflictuelles en présentant, entre autres, les textes de deux dramaturges québécois, Daniel Danis et Suzanne Lebeau. Pour Laurianne Perzo, la thématique de la frontière demeure indissociable de la filiation, du passage et du déracinement. De

l'autre côté, Anne Schneider se penche sur la place qu'occupent les filles en examinant «par quels moyens stylistiques et littéraires se construit un discours idéologique qui accompagne le pouvoir des filles» (p. 46). Elle présente des personnages à valeur historique, qu'elle considère comme des exemples, puis les aventurières et les exploratrices, qui s'inscrivent comme des contre-exemples. Elle analyse également les héroïnes maghrébines, peu étudiées jusqu'à maintenant en littérature pour la jeunesse.

Enfin, deux professeurs concluent cette section avec des études de romans. Adeline Caute (Université de Caen) étudie l'image de l'injustice et de la révolte dans deux romans socioréalistes de Maryse Condé, qui décrivent la guerre civile et ses effets sur les familles. Caute constate que les héroïnes vivent des actes de violence à cause de leur couleur de peau et de leur statut social. Kodjo Attikpoé, quant à lui, analyse la figure de la méchanceté dans les œuvres africaines pour la jeunesse, entre autres avec le diptyque de Marie-Célie Agnant, écrivaine québécoise d'origine haïtienne publiée chez Hurtubise. Il montre comment cette littérature propose une poétique des valeurs, interroge le monde, invite le lecteur à un nouvel humanisme et produit un discours dont la quintessence est l'amour de l'Autre.

La deuxième partie du collectif traite de la violence sous différentes formes. Johanne Prud'homme (UQTR) s'intéresse à la représentation de la crise d'Octobre 1970 dans trois romans québécois pour la jeunesse : *La nuit des cent pas* de Josée Ouimet, *Mesures de guerre* d'André Marois et *21 jours en octobre* de Magali Favre. Elle les étudie en regard de plusieurs questions : «Quelle Histoire la fiction romanesque donne-t-elle à lire aux enfants? [...] Quels sont les faits historiques représentés? Comment le sont-ils? Que dit et tait le roman?» (p. 93) Pour elle, raconter l'Histoire implique une sélection, une reconstruction. En citant Gérard Gengembre, elle explique que «le roman se donne comme un leurre pour piéger

l'histoire²», qu'il adapte les personnages et déforme les faits. Pour aller plus loin dans son analyse, elle s'appuie également sur les propos de Denise Escarpit pour montrer en quoi ces œuvres servent la réflexion sur le présent : «Ce nappage idéologique permet de voiler le réel, de le déguiser, de réécrire les conflits en fonction des intérêts du présent et au détriment de la dénonciation des conditions historiques réelles³.» Johanne Prud'homme dégage les différentes composantes des récits : l'implication de l'auteur, l'inclusion d'éléments génériques et anhistoriques, comme la trame amoureuse, et la proximité des personnages avec les événements. Les textes révèlent des prises de position politique et artistique où l'on retrouve l'importance de la parole.

Josias Semujanga (UdM) présente la figure de l'enfant dans les récits de guerre de trois œuvres pour les adultes et trois œuvres pour la jeunesse, dont *Le bruit des os qui craquent* de Suzanne Lebeau. Il se questionne sur comment un écrivain peut raconter des guerres sales et les raisons pour lesquelles on les fait raconter par la bouche d'un personnage enfant. Thaïs Bihour (Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne), quant à elle, dresse le portrait des procédés utilisés dans la littérature jeunesse française pour manipuler l'enfant pour lui faire intégrer la haine viscérale de l'ennemi, soit l'Allemand, durant la Première Guerre mondiale. Son étude révèle que les publications illustrées de l'époque, la presse enfantine et même l'école mettent en évidence les atrocités allemandes. Anne Sechin et Antoine Cantin-Brault (Université de St-Boniface) analysent la trilogie des *Hunger Games* de Suzanne Collins, qui «soulève un grand nombre de questions politiques et éthiques sur le pouvoir, sur la tyrannie, sur la manipulation du peuple, sur la guerre aussi...» (p. 144). À partir des critères définis par Jean-Baptiste Jeangène Vilmer⁴ pour définir une guerre juste, soit l'autorité légitime, la cause juste, le dernier recours et la proportionnalité, les chercheurs concluent que la guerre juste

est remise en question dans ses principes et dans ses applications, et ils illustrent comment ses principes moraux et éthiques existent, mais survivent difficilement.

Dans la dernière partie du collectif, on s'attarde à la transmission, à la réception et aux enjeux dans la littérature jeunesse internationale. Anne-Marie Mercier-Faivre et Michèle Lusetti (Université Lyon 1) traitent du pouvoir qu'a la littérature d'éveiller l'enfant en étudiant la réception de *Toujours devant*, un album de Christian Bruel au «dispositif énonciatif et graphique qui en rend la lecture ardue» (p. 162), par des élèves âgés de 6 à 10 ans dans des écoles primaires de Lyon. Fait intéressant, cette recherche prouve que «la littérature de jeunesse peut être une "Littérature" exigeante sans renoncer à ses pouvoirs d'enchantement, d'interrogation, d'éducation» (p. 176). Khalid Rizk (Université Ibn Tofail) analyse les principaux magazines arabophones pour la jeunesse afin d'identifier leur contenu et la façon dont ils s'adressent aux destinataires. Enfin, When Zhang (Université de Pékin) aborde les pouvoirs de la traduction en étudiant les relations parents-enfants dans trois traductions chinoises de *La Belle au bois dormant* de Charles Perrault, parues à trois époques différentes. Elle montre en quoi la traduction s'avère «une recreation dans une autre langue-culture soumise aux différentes formes de pouvoir» (p. 214), tels les pouvoirs idéologique, littéraire et économique.

Cet ouvrage collectif présente les nombreux pouvoirs de la littérature pour la jeunesse, sous différents angles. En plus de contribuer à élargir le champ de cette littérature, il laisse de multiples pistes de réflexion et d'analyse à poursuivre dans la production jeunesse et atteste de la richesse de cette dernière.

Comme en témoignent plusieurs articles, la commémoration de l'Histoire passée et l'enseignement des événements historiques sont bien présents dans la littérature destinée aux jeunes. En ce sens, quelles

seront les publications proposées après la pandémie que nous vivons actuellement? Comment seront racontées les difficultés vécues par les enfants et les adolescents lors de cette période de notre histoire? Le temps et les publications à venir nous le diront.



Notes

1. Johanne Prud'homme a établi les caractéristiques qui les distinguent dans «Le Roman miroir», *Questions de littérature pour la jeunesse*, 2020, 28 p. (chapitre en préparation)
2. Gérard Gengembre, «Le roman historique : mensonge historique ou vérité romanesque?», *Études*, tome 413, n° 10, 2010, p. 370.
3. Denise Escarpit, *La littérature de jeunesse. Itinéraires d'hier à aujourd'hui*, Paris, Magnard, 2008, p. 413.
4. Jean-Baptiste Jeangène Vilmer, *La guerre au nom de l'humanité*, Paris, PUF, 2012.